

Daniel Bloch

## Episode 16

### 1926. La relecture par Henri Bergson du *Bergson* de Jacques Chevalier. Deuxième partie

Henri Bergson avait apporté de nombreuses corrections au manuscrit de la deuxième leçon - intitulée *L'homme et l'œuvre* - de l'ouvrage que Jacques Chevalier lui avait consacré. Ces corrections témoignaient notamment de l'importance apportée par Bergson à son image. Les corrections s'appliquant aux trois leçons qui la suivent sont mineures, comme l'avaient été celles relatives à la première leçon, où Jacques Chevalier situait l'œuvre de Bergson dans son milieu et dans son époque.

La troisième leçon de Jacques Chevalier, a pour titre *La méthode. L'intuition et l'esprit philosophique*. Elle est introduite par une citation de Bergson : « On mesure la portée d'une doctrine philosophique à la variété des idées où elle s'épanouit et à la simplicité du principe où elle se ramasse ».

- Le concept introduit par Bergson, celui de l'intuition de la durée ressentie, distingue la durée ressentie du temps mécanique que fournissent les horloges. « Les philosophes s'accordent, en dépit de leurs divergences apparentes, à distinguer deux manières profondément différentes de connaître une chose. La première implique qu'on tourne autour de cette chose ; la seconde qu'on entre en elle<sup>1</sup>. ».
- Jacques Chevalier poursuit : « Cette *intuition* telle que la conçoit Bergson, et qui correspond à ce que d'autres dénomment *intellectus* ou *intelligence*, c'est bien la faculté « de voir les choses du dedans » (*intueri*) ou de « lire dans son intérieur » (*intelligere*) [...]. L'intériorité

---

<sup>1</sup> Henri Bergson, *Introduction à la métaphysique*, Revue de métaphysique et de morale, 1<sup>er</sup> janvier 1903, p. 1-36.

dont il s'agit est une intériorité spirituelle ou morale, et non pas matérielle<sup>2</sup> [...]. L'intelligence orientée vers l'action, destinée à éclairer notre action, est accoutumée à manier la matière, à l'étiqueter, à la mesurer, à nous en donner des vues statiques, fragmentaires, dénombrables, quantitatives, telles que le réclame notre action sur les choses. Penser consiste ordinairement à aller des concepts aux choses, et non pas des choses aux concepts. Mais c'est l'inverse qu'il faut faire ; et c'est le rôle de la philosophie<sup>3</sup> [...]. Il ajoute, citant Bergson, « Si l'on entend par mysticisme, comme on le fait presque toujours aujourd'hui, une réaction contre la science positive, la doctrine que je défends n'est qu'une protestation contre le mysticisme, puisqu'elle se propose de rétablir le pont, rompu depuis Kant, entre la métaphysique et la science...Que si maintenant on entend par mysticisme un certain appel à la vie intérieure et profonde, alors toute philosophie est mystique<sup>4</sup>. », ce que Jacques Chevalier prolonge: « Comme la science est nécessaire au philosophe, l'esprit philosophique est nécessaire au savant, parce que, sans esprit philosophique, le savant tend constamment à réaliser ses concepts, à confondre le fait avec la représentation ou la signalisation du fait, à oublier enfin qu'il use de signes et n'a de puissance que sur les symboles ; seul l'esprit philosophique peut enseigner au savant la prudence, en lui faisant comprendre, et surtout retenir la différence qui existe entre le symbole et la réalité, et en lui rappelant sans cesse que ce qu'il mesure et enferme dans ses concepts, ce n'est pas la réalité même, mais son substitut<sup>5</sup> . »

---

<sup>2</sup> Jacques Chevalier, *Bergson, op.cité*, p 86.

<sup>3</sup> Jacques Chevalier, *Bergson, op.cité*, p 92.

<sup>4</sup> Henri Bergson, *Bulletin de la Société française de philosophie*, 2 mai 1901, p. 63-64.

<sup>5</sup> Jacques Chevalier, *Bergson, op.cité* p. 98-99.

*Paris, 9 mars 1926.* « Mon cher ami,

Je viens de rentrer à Paris, et je veux vous dire tout de suite avec quel intérêt j'ai lu votre troisième leçon que j'ai reçue avant de quitter Dax. Il était impossible de présenter la théorie en termes plus clairs, ou sous une forme plus persuasive, - impossible aussi d'en mieux montrer la portée. Cette connaissance *par le dedans*, que vous recommandez au philosophe, vous en donnez vous-même l'exemple en entrant comme vous le faites dans la théorie de l'intuition, et en l'appréhendant par un effort de « sympathie intellectuelle ».

Laissez-moi maintenant vous dire combien votre lettre<sup>6</sup> m'a touché. Je serais désolé que vous puissiez croire que j'ai trouvé dans l'exposé de la seconde leçon la moindre indiscretion.

Si je vous ai prié de supprimer ou de modifier certains passages, c'est parce que l'expérience m'a montré combien il est dangereux de ne pas tenir compte d'une certaine malveillance, qui guette l'occasion de s'exercer [...]. *H. Bergson*

P.S. A la page 122 de votre troisième leçon, là où vous citez ma phrase « Si tous les mouvements de l'univers se produisaient deux ou trois fois plus vite<sup>7</sup>... », il me paraît indispensable d'ajouter tout de suite, comme je l'ai fait moi-même, qu'une conscience spectatrice aurait le sentiment « qualitatif » de ce changement, ayant moins vécu : sinon, votre lecteur mécaniste s'écriera triomphalement que votre proposition n'a pas de sens, qu'un univers où tout irait deux fois plus vite serait exactement le même univers, etc. etc.

---

<sup>6</sup> Nous ne disposons pas des courriers adressés par Jacques Chevalier à Henri Bergson antérieurement au 16 novembre 1928.

<sup>7</sup> « Il n'y aurait rien à modifier ni à nos formules, ni aux nombres que nous y faisons entrer ». Dans son ouvrage, Jacques Chevalier prendra bien sûr en compte la remarque d'Henri Bergson.

La quatrième leçon traite du premier ouvrage de Bergson, son *Essai sur les données immédiates de la conscience*<sup>8</sup> qui constitue sa thèse. Le concept introduit par Bergson est, comme nous l'avons vu, celui de l'intuition de la durée ressentie, une durée qui se distingue du temps mécanique, externe, que fournit les horloges. C'est sur ce concept de la durée qu'il bâtit le concept de liberté. Dans l'avant-propos de son ouvrage, Henri Bergson écrit ainsi :

« Nous nous exprimons nécessairement par des mots, et nous pensons le plus souvent dans l'espace. En d'autres termes, le langage exige que nous établissions entre nos idées les mêmes distinctions nettes et précises, les mêmes discontinuités qu'entre les objets matériels. Cette assimilation est utile dans la vie pratique, et nécessaire dans la plupart des sciences. Mais on pourrait se demander si les difficultés insurmontables que certains problèmes philosophiques soulèvent ne viendraient de ce qu'on s'obstine à juxtaposer dans l'espace les phénomènes qui n'occupent point d'espace, et si, en faisant abstraction des grossières images autour desquelles le combat se livre, on n'y mettrait pas parfois un terme. Quand une traduction illégitime de l'inétendu en étendu, de la qualité en quantité, a installé la contradiction au cœur même de la question posée, est-il étonnant que la contradiction se retrouve dans les solutions qu'on en donne ?

Nous avons choisi, parmi les problèmes, celui qui est commun à la métaphysique et à la psychologie, le problème de la liberté. Nous essayons d'établir que toute discussion entre les déterministes et leurs adversaires implique une confusion préalable de la durée avec l'étendue, de la qualité avec la quantité : une fois cette confusion dissipée, on verrait peut-être s'évanouir les objections élevées contre la liberté, les définitions qu'on en donne, et, en un certain sens, le problème de la liberté lui-même. Cette démonstration fit l'objet de la

---

<sup>8</sup> Henri Bergson, *Essai sur les données immédiates de la conscience*, édition critique dirigée par Frédéric Worms, Presses universitaires de France, 2018.

troisième partie de notre travail : les deux premiers chapitres, où l'on étudie les notions d'intensité et de durée, ont été écrits pour servir d'introduction au troisième. »

« Si l'on entend par « intuition » un pressentiment ou une divination invérifiable, incontrôlable, la méthode et la doctrine de Bergson sont tout à l'opposé de l'intuition, puisque le souci constant du philosophe est de fournir, non plus seulement des théories générales, d'ailleurs aussi peu systématiques que possible, mais encore, ainsi qu'il le dit, des « explications concrètes à des faits particuliers [...]. Le premier point d'application de cette méthode, la première réalité que nous révèle l'intuition, est le moi [...]. Les données sur lesquelles s'appuie Bergson sont celles de la conscience : données immédiates, c'est-à-dire saisie d'une vue par l'intuition, sans le moyen terme, dont se sert toujours et nécessairement la pensée analytique, et, par conséquent, aussi affranchies qu'il est possible de tout ce qui, dans la connaissance, ne vient pas de l'objet lui-même, la conscience étant la faculté de saisir de soi le réel dans son intériorité<sup>9</sup>

9 avril 1926. « Je ne vois vraiment rien à retoucher (à votre quatrième leçon). Je ne ferai d'observation qu'au sujet de l'allusion qui y est faite à l'opinion qu'aurait émise Einstein sur l'interprétation que j'ai donnée de sa doctrine<sup>10</sup>. Je doute que celui-ci soit assez familiarisé avec la philosophie et surtout avec le français, pour avoir lu mon livre dont, au surplus, je n'ai voulu laisser publier de traductions jusqu'à présent, vu la difficulté à trouver des traducteurs compétents. Einstein a donc dû s'en rapporter à tel ou tel physicien français qui ne m'aura pas compris, et qui, n'ayant pas la préparation philosophique nécessaire pour me comprendre, sera resté réfractaire à toutes mes explications<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, op.cité, p. 109–111.

<sup>10</sup> Albert Einstein, Lettre du 2 juillet 1924 à André Metz, citée par Metz, à propos de sa controverse avec Bergson sur les temps fictifs et les temps réels dans la théorie d'Einstein, *Revue de philosophie*, 1924, t. XXXI, p.40. Bergson dénonce dans la théorie de la relativité restreinte la réduction du temps à sa mesure. (Bergson, op.cit., p. 134.

<sup>11</sup> Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, op.cit., p. 68.

La cinquième leçon de Jacques Chevalier est consacrée au deuxième ouvrage majeur d'Henri Bergson, *Matière et Mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*<sup>12</sup>, publié par Bergson en 1896 qui, alors qu'il a déjà 37 ans, toujours rejeté par la Sorbonne, est encore professeur de Lycée.

Jacques Chevalier, qui suivit, à partir de 1901, les cours de Bergson au Collège de France, ne connaissait auparavant de Bergson que cet ouvrage, *Matière et Mémoire*, qu'il lui avait été conseillé de lire alors qu'il était, à Versailles, en classe de philosophie. Sans rien y comprendre écrit-il<sup>13</sup>. Aujourd'hui, ajoute-t-il, c'est de l'œuvre de Bergson celle que je suis le moins sûr d'avoir compris. Bergson en juge tout autrement :

« Je ne vois rien à retoucher à votre cinquième leçon consacrée à *Matière et Mémoire*. J'oserais même dire que vous avez, sur certains points, élucidé ma pensée, et que vous m'avez révélé certaines choses qui s'y trouvaient bien contenues, mais que je n'avais peut-être pas aussi clairement discernées et mises en lumière que vous l'avez fait [...].

« Je vous ai dit que votre cinquième leçon est parfaite en tous points, et je le maintiens. Cependant, à la réflexion, il me vient à l'esprit deux petites remarques. Là où vous parlez du roman des « localisations cérébrales », il vaudrait mieux dire « localisations de l'aphasie ». Cela s'appliquera aussi bien, naturellement, aux localisations d'images en général, à plus fortes raisons d'idées. Mais il ne faudrait pas englober dans le « roman » les localisations de fonctions sensorielles et motrices. D'autre part, ce serait dépasser ma pensée que de dire que la probabilité de la survivance, telle qu'elle résulte de mes analyses (et abstraction faite, bien entendu, de la conviction que peut donner la foi religieuse) « équivaut pratiquement à la certitude ». Mais des probabilités tirées de groupes de faits nouveaux *pourront*, en s'additionnant avec celle-là, nous rapprocher indéfiniment de la certitude ». Les lignes que vous citez de moi s'appliquent, d'une manière

---

<sup>12</sup> Henri Bergson, *Matière et mémoire. Essai sur la relation du corps à l'esprit*, Presses universitaires de France, 2012.

<sup>13</sup> Jacques Chevalier, *Bergson, op.cit.*, p. IV.

générale, à la méthode que je propose, et qui consiste à tendre vers la certitude par une accumulation de probabilités. Je serais donc d'avis de supprimer ces deux lignes<sup>14</sup>. »

---

<sup>14</sup> Jacques Chevalier, *Entretiens avec Bergson*, *op.cit.*, p. 69.